



On achève bien d'imprimer

On achève bien d'imprimer

Pourquoi écrire

Edouard Launet

QUOTIDIEN : jeudi 18 septembre 2008

Un cru bourgeois du Médoc, dont le nom évoque la tristesse et la façon de s'en débarrasser, aime à orner ses étiquettes de phrases des grands poètes. Marotte inoffensive, à l'efficacité commerciale douteuse. Pour le millésime 2005, après consultation diagonale d'une anthologie de la poésie contemporaine, les propriétaires du château bordelais avaient choisi l'inoxydable incipit de *Brise Marine* (Mallarmé) : «*La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres.*» Problème : après un choix d'une si foudroyante originalité, vers quoi, vers qui se tourner pour le millésime 2006, celui-là même qui va débouler dans les foires aux vins de nos supermarchés ? Par exemple, était-il opportun d'embrancher sur le deuxième vers du poème de Mallarmé : «*Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres*» ? *Les vins bénéficiant de l'appellation Moulis-en-Médoc s'en seraient-ils jamais remis ?*

Les propriétaires ont préféré changer radicalement de cap en faisant appel pour la première fois à un écrivain vivant, *a priori* bien portant, si possible bon vivant, et bizarrement leur choix s'est porté sur Jean Echenoz. Plus étonnant encore, l'auteur de *Cherokee* a accepté la proposition. Voici le texte qu'il a expédié, sans commentaires : «*Adieu caserne humide, adieu brutal climat.*»

Cet alexandrin a laissé les maîtres du château profondément perplexes. «*Au début, nous avons été glacés, nous a confié l'un d'eux. Mais ensuite nous avons pensé que c'était une sorte de blague, et dans le fond cela nous allait très bien.*» En conséquence de quoi, la phrase énigmatique vient d'être imprimée 300 000 fois : le nombre de bouteilles de la production 2006. Cela fait beaucoup de casernes humides et de climats brutaux, mais, après tout, ne s'agit-il pas de les quitter pour toujours ?

Jean Echenoz, nous a-t-on affirmé, n'a pas reçu un seul euro pour cette contribution à la promotion du cru bordelais. En revanche, il lui a été promis une caisse de chaque nouveau millésime jusqu'à sa mort. Ce genre d'offre *ad vitam* a quelque chose de vertigineux, et l'on comprend que l'écrivain l'ait acceptée. C'est tout de même plus séduisant qu'un fauteuil à l'Académie française, où tout ce que l'on gagne est de s'emmerder à vie dans des séances languettes sans jamais boire un coup.

L'avantage en nature pourrait bien être le nouvel horizon du romancier et, au-delà, de la littérature. Une phrase impérissable sur une boîte de foie gras, et vous voilà paré pour tous les réveillons de votre existence. Un petit mot à votre plombier et, d'ici à votre cercueil, plus aucun débouchage d'évier ne vous sera facturé. Un joli vers sur un petit canard en plastique, et vous vous ébrouerez bientôt dans votre baignoire au milieu de mille coin-coin. A la question «*Pourquoi écrivez-vous ?*» vous aurez enfin une réponse concrète à donner.

Jean Echenoz produit par ailleurs d'assez bons romans : du prochain - *Courir*, parution chez Minuit le 9 octobre - seront proposés 99 exemplaires numérotés sur Vergé des papeteries de Vizille, au prix de 95 euros l'unité.

http://www.liberation.fr/rebonds/chroniques/on_acheve_bien_bien_dimprimer/352580.FR.php

© Libération